

L'ÉTHIQUE UTILITARISTE

OU

LE PLUS GRAND BONHEUR POUR LE PLUS GRAND NOMBRE

Introduction

Pour Kant, une action est jugée bonne ou mauvaise indépendamment de ses conséquences. C'est la conformité de l'intention au devoir qui est jugée. Cette tradition englobant le concept de "personne" s'étend des Dix Commandements à nos jours en passant par les Droits de l'Homme. Pour nous médecins, l'Éthique déontologique s'appuie sur plusieurs principes hiérarchisés entre eux, venant limiter de l'extérieur notre pratique. Les devoirs sont absolus et une fois identifiés doivent être impérativement respectés. C'est à son contraire que je vais consacrer mon exposé c'est-à-dire étudier l'Éthique Utilitariste qui d'Aristote aux utilitaristes contemporains juge les actions du point de vue de leurs conséquences en fonction d'un critère unique : le bien commun. Pour nous médecins, cette éthique vise à améliorer la santé du plus grand nombre et se pose alors la question de savoir si nous devons chercher à maximiser la santé de nos patients ou bien maximiser l'intérêt général.

Je proposerai :

- une définition de l'utilitarisme
- une approche de la pensée utilitariste
- une analyse des "séductions" de l'utilitarisme
- une critique de l'utilitarisme
- une prise en compte des conflits de valeur, des conflits d'éthique qu'elle sous-tend et d'une éventuelle recherche de cohérence éthique.

Définition de l'utilitarisme.

L'utilitarisme est une théorie éthique proposant un critère qui permet de distinguer les bonnes actions des mauvaises, et supposant que l'acquisition d'une connaissance morale est avant tout empirique. Le mot a été utilisé pour la première fois en 1781 par Jeremy Bentham (1748-1832) qui conseillait de lâcher l'ombre pour la proie, l'imaginaire pour le réel, l'abstrait pour le concret. Il convenait d'observer les faits, il importait de calculer ce qui procure le plus grand plaisir car l'homme obéit aux principes du plaisir et de la souffrance. Il faut remarquer qu'à la même époque, Kant publiait "La critique de la raison pure". L'utilitarisme peut être compris comme la combinaison de deux postulats : le conséquentialisme et l'hédonisme.

- le conséquentialisme : le caractère bon ou mauvais d'une action est déterminé par ses conséquences.

- l'hédonisme : la seule chose qui soit bonne est le plaisir et la seule qui soit mauvaise : la douleur. Le bonheur est identifié à une forme de plaisir ou à la disparition des douleurs.

La pensée utilitariste

J'illustrerai la pensée utilitariste avec l'aide de trois philosophes anglais du XI^e siècle :

- Jeremy Bentham
- John Stuart Mill -
- Henry Sidgwick

J. Bentham, légiste de formation, disciple du moraliste et inventeur de l'économie, Adam Smith, publia en 1789 "l'introduction aux principes de morale et de législation". La première phrase de l'introduction est : "la nature a placé l'humanité sous le gouvernement de deux maîtres souverains, la peine et le plaisir. C'est par rapport à eux seuls qu'est déterminé ce que nous devons faire et ce que nous ferons. Le critère du bien et du mal d'une part, la chaîne des causalités de l'autre

sont attachés à leur trône. Ils nous gouvernent dans tout ce que nous faisons, dans tout ce que nous vivons, dans tout ce que nous pensons : tout effort pour nous en libérer ne servira qu'à le démontrer et à le confirmer... Le principe de l'utilité reconnaît cette sujétion et la prend pour fondement du système dont l'objet est d'élever l'édifice de la félicité par la main de la raison et de la loi". Il ajoute plus loin : "par principe d'utilité, j'entends ce principe qui approuve ou désapprouve toute action quelle qu'elle soit, selon la tendance qu'elle semble avoir soit d'augmenter, soit de diminuer le bonheur d'une partie dont l'intérêt est en question, ou, ce qui revient au même, de promouvoir ce bonheur ou de s'y opposer".

Quant à la morale, c'est "l'art de diriger les actions des hommes en vue de la production de la plus grande quantité de bonheur pour ceux dont l'intérêt est en vue. Ainsi, l'utilité est définie comme la propriété par laquelle une action, un objet, tend à produire des bénéfices, du plaisir, du bien, du bonheur".

Bentham fait du principe d'utilité l'expression d'une préoccupation hédoniste dont les conséquences sont qu'une action est bonne ou mauvaise selon que ses résultats sont ou non utiles. Ce principe prend une valeur d'axiome fondateur. Ce principe est descriptif et il est normatif. Il est descriptif : il souligne la détermination des conduites humaines par le plaisir ou la douleur. Il est normatif puisqu'en morale mais aussi bien, et ceci est important, en politique et en économie, il rend possible une tactique à la faveur de laquelle douleur et souffrance sont évitées et par conséquent plaisir et bonheur obtenus. L'articulation du descriptif au normatif est intéressante. Nous sommes déterminés dans nos actions par le plaisir et la peine. Nous recherchons le bonheur en évitant tout ce qui ne le procure pas. Cette "logique de l'intérêt" fournit à cette éthique son seul critère possible de validité.

Bentham propose un calcul hédoniste qui aidera chacun à distinguer le bon du mauvais : pour mesurer l'intensité d'un plaisir, d'une douleur, comparer une souffrance ou un plaisir avec une autre ou un autre, il propose sept critères :

- l'intensité
- la durée

- la certitude
- la proximité dans le temps
- la fécondité ou la probabilité d'être suivi d'une sensation de même type
- la pureté ou la probabilité de ne pas être suivi de sensations de type opposé
- le nombre d'individus touchés par la sensation prise en compte.

Cette arithmétique morale n'est pas toujours réalisable mais doit être, pour l'auteur, gardée en permanence à l'esprit.

John Stuart Mill (1806-1873) va reprendre les concepts de Bentham en les précisant mais aussi en les critiquant. Il place les origines de l'éthique utilitariste dans l'Antiquité Grecque avec Aristippe de Cyrène, Democrite, Epicure. Il relie l'utilitarisme à une tradition qui ne comprenait pas le bonheur comme la somme des plaisirs mais plutôt comme l'effet de la suppression de tous les désirs avec les Cyniques, les Stoïciens et Platon. Il relie d'autre part l'utilitarisme à Aristote qui était à ses yeux et conséquentialiste et hédoniste.

L'éthique utilitariste se déduit d'un seul principe appelé le principe du bonheur le plus grand : "le caractère bon d'une action est déterminé par sa constitution au bonheur de chacune des personnes qu'elle affecte" J.S. Mill ajoute par ailleurs : "les actions sont bonnes dans la mesure où elles augmentent le bonheur et mauvaises dans la mesure où elles produisent son contraire. Par bonheur est entendu le plaisir et l'absence de douleur et par malheur, la douleur et la privation du bonheur".

J.S. Mill parle de plaisirs non corporels et supérieurs et de plaisirs de la chair qu'il considère comme des plaisirs inférieurs. Il ne croit pas à l'arithmétique hédoniste de Bentham car les plaisirs et les souffrances sont trop hétérogènes pour être quantitativement interprétés en routine quotidienne. Le fait de ne pas calculer ne lui paraît pas irrationnel et ne justifie pas de passer de ce que Bentham appelait la pensée "sérieuse" à la pensée "errante".

Henry Sidgwick (1838-1900), ce contemporain du règne de Victoria, pense lui, que la finalité morale des actions individuelles et sociales est la plus grande somme de bonheur pour tous les êtres sensibles. Il définit le bonheur à raison de la différence

qui existe entre les quantités individuelles de peine et de plaisir, il identifie la peine et le plaisir à des états de conscience désagréables (la peine) et agréables (le plaisir).

Il diffère de Bentham et de Mill:

parce qu'il n'est pas "hédoniste psychologique" : le plaisir est conçu comme une expérience agréable qui survient souvent alors qu'elle n'a pas été consciemment désirée. Le plaisir n'est pas le seul objet de désir.

par son point de vue de la moralité : il ne faut pas se limiter au bonheur humain mais considérer celui de tous les êtres susceptibles d'éprouver de l'agrément et du désagrément.

- sur la prudence (maximisation par chacun de son propre bien être) qui est intuitivement tout autant évidente que la bienveillance ou l'altruisme.

Séductions de l'éthique utilitariste.

Bernard Williams dans "La Fortune Morale" étudie l'intérêt qu'exerce sur la pensée morale la conception utilitariste. Il y voit quatre séductions :

- l'éthique utilitariste est non transcendentale.

Elle ne fait appel à rien qui soit en dehors de la vie humaine, ici et maintenant, et elle ne fait appel à aucune considération religieuse. Avec l'utilitarisme, la morale est clairement libérée de la religion.

-La conception utilitariste repose sur le bonheur qui paraît aussi peu problématique que possible.

Quelles que soient les différences entre les individus, ils veulent tous être heureux. Vouloir autant de bonheur que possible quelque soit le prix est sûrement un projet raisonnable. Le passage d'un projet, réputé non contestable, qui est la recherche du bonheur personnel, à un projet plus contestable qui consiste à rechercher le bonheur d'autrui a sans cesse été critiqué et reproché à J.S. Mill du fait de son argumentation dite déductive pour passer de l'un à l'autre. La conception utilitariste ne possède pas la formule magique qui par argumentation ferait sortir l'immoraliste de son immoralisme. L'utilitarisme est une éthique du moindre engagement au moins sur un

point : l'utilitarisme peut fonctionner à partir d'un élément : "un souci d'autrui aussi grand que le souci de soi-même".

- En principe les questions éthiques peuvent être résolues par le calcul empirique des conséquences.

L'aspect le plus satisfaisant de l'utilitarisme, car la pensée morale devient empirique, est dans la conduite des affaires publiques. Certes, les calculs ne sont pas aisés ni même pratiquement possibles mais le charme de l'utilitarisme réside en ceci que la nature de la difficulté est au moins totalement claire : toute obscurité morale renvoie à des limites techniques.

- L'utilitarisme fournit une "monnaie commune" avec laquelle il est possible d'évaluer la pensée morale.

Les différentes aspirations des différentes parties, les différentes contraintes qui s'exercent sur elles peuvent être converties en "monnaie du bonheur". Cette possibilité a pour conséquence qu'une certaine forme du conflit est impossible. Dans une autre éthique, on peut être amené et entraîné à faire une mauvaise action quoi que l'on fasse. Avec l'utilitarisme, c'est impossible. Les différentes exigences qui peuvent peser sur un tel individu peuvent être amenées sous la "toise du principe du plus grand bonheur". Il ne peut y avoir d'autre conception cohérente d'une action bonne ou mauvaise que celle de l'action qui est ou n'est pas la "meilleure chose à faire compte tenu du tout".

- Il y a peut être une cinquième séduction : l'utilitariste est capable de quitter son propre terrain pour se rapprocher de ses opposants en invoquant le caractère bénéfique pour la société du fait que les individus aient des réticences. L'utilitariste cherche avant tout à réduire les conflits et à éliminer chaque fois que c'est possible les conflits de valeur. L'utilitariste est intéressé avant tout par l'efficacité et il est prêt à prendre en compte certaines exigences d'autrui.

On ne peut utiliser le principe du plus grand bonheur comme mesure des prétentions de tous et de chacun, que si le bonheur est d'une certaine façon comparable et d'une certaine façon susceptible d'addition. C'est seulement si on peut comparer les bonheurs répartis entre différents individus et différentes

conjectures et si on peut les fondre dans une espèce de bonheur général que le processus peut fonctionner.

Le problème se pose avec acuité au niveau social. Bernard Williams donne l'exemple de la prise en charge dans la dignité et le confort des pensionnaires d'un établissement gériatrique. Les défenseurs de ces valeurs sont confrontés à un dilemme : ou refuser de chiffrer la valeur en question, auquel cas elle disparaît entièrement de la liste des dépenses ou bien essayer de l'évaluer concrètement auquel cas ils trahissent ce qu'ils défendent et perdent en général la partie parce que la valeur ainsi quantifiée ne suffit pas à faire le poids.

Les utilitaristes pensent qu'aucune valeur n'est franchement mesurable. La conception utilitariste privilégie ce qui est financièrement quantifiable et les autres valeurs sont réduites au dilemme défini ci-dessus. L'utilitarisme est le système de valeurs d'une société où les valeurs économiques sont les valeurs suprêmes. Les valeurs deviennent comparables par appréciation de leur quantité monétaire. Bernard Williams se pose alors la question de "comment réfléchir aux conflits de valeurs qui ne sont pas mesurables" ?

Bernard Williams dans un autre travail "L'Éthique et les limites de la philosophie" ajoute que la motivation morale caractéristique de l'utilitarisme est la bienveillance. La bienveillance utilitariste n'implique pas d'attachement particulier. Le terme de bienveillance signifie au contraire une relation positive aux désirs des autres et à leur satisfaction, que la personne bienveillante éprouve uniquement parce qu'il s'agit des désirs des autres et de leur satisfaction.

Critiques de l'utilitarisme.

Trois grandes critiques ont été énoncées à l'encontre de l'utilitarisme.

-La première critique est que l'utilitarisme ne prend pas en considération les exigences de la justice ou de l'équité dans la distribution des biens. C'est-à-dire qu'il est indifférent à la façon dont sont répartis les avantages et les inconvénients entre les sujets du moment que l'agrégation des utilités individuelles maximise l'utilité générale.

-La deuxième critique est que l'utilitarisme exige que les sujets mettent tout en œuvre pour réaliser l'action qui répond aux critères utilitaristes, ce qui peut conduire à recommander des actes qui sont jugés immoraux dans une autre théorie morale.

-La troisième critique est que l'utilitarisme est trop exigeant vis-à-vis des sujets dont il attend qu'ils fassent passer la recherche de leur propre bien être après celui de la communauté. L'utilitarisme se place du point de vue de l'observateur impartial qui cherche à maximiser le bien-être de la société. L'utilitarisme enfin ne respecte pas le "sujet" et la notion de "personne". La société est prise comme un tout dont les individus ne sont que des parties, ce qui sous entend qu'un individu "innocent" soit sacrifié à l'intérêt bien compris du groupe comme dans les essais thérapeutiques en double aveugle.

La critique qui porte sur l'équité et la justice est fondamentale. Elle a été développée par John Rawls dans la "Théorie de la Justice", où il énonce que "le principe de choix pour un groupe est interprété comme étant l'extension du principe de choix valable pour un individu. La justice sociale est l'application du principe de prudence rationnelle à une conception du bien-être du groupe considéré comme un agrégat". Plus loin, il ajoute "la coopération sociale est le résultat de l'extension à la société du principe de choix valable pour un individu et, ensuite, pour rendre efficace cette extension, on traite toutes les personnes comme une seule, grâce à l'activité imaginaire d'un spectateur impartial et capable de sympathie. La pluralité des personnes n'est donc pas prise au sérieux par l'utilitariste".

La force de l'utilitarisme vient principalement de la possibilité d'agrèger les utilités individuelles. C'est le mécanisme de l'agrégation qui autorise les applications quasiment universelles du principe d'utilité. Quand l'on se demande s'il est préférable de maximiser l'utilité totale ou l'utilité moyenne, on ne remet pas en cause l'utilitarisme. Ce débat témoigne au contraire de la capacité de la théorie à s'adapter aux critiques. Par contre, si l'on dit que l'utilitarisme, parce qu'il procède à des agrégations, ne respecte pas la pluralité des personnes, cela implique que

L'utilitarisme recommande des actions qui sont jugées immorales par toute autre théorie morale.

La prise en compte des conflits

-Les conflits de valeurs.

Bernard Williams dans la "Fortune Morale" rappelle que Isaiah Berlin n'a cessé d'affirmer qu'il y avait une pluralité de valeurs pouvant entrer en conflit les unes avec les autres et n'étant pas réductibles les unes aux autres. I. Berlin pensait qu'en conséquence, il n'était pas possible d'imaginer une situation dont on pouvait dire sans se tromper que tout conflit de valeurs en avait été éliminé et en même temps qu'il n'y avait pas eu perte de valeur en chemin.

L'opinion de Bernard Williams est que le conflit de valeur n'est pas nécessairement pathologique, qu'il fait au contraire partie intégrante des valeurs humaines et qu'une meilleure compréhension de ces valeurs doit le mettre en situation centrale. Lorsque le conflit de valeur a besoin d'être dépassé, ce "besoin" n'est pas d'une nature purement logique ni une exigence purement rationnelle mais plutôt une forme de nécessité sociale ou personnelle dont le caractère pressant sera plus ou moins ressenti selon les circonstances.

Bernard Williams s'est posé la question de savoir s'il y avait une valeur-étalon pouvant servir à résoudre un conflit de valeur. Joseph Butler, moraliste et théologien du XVII^e siècle, pensait lui que les conflits de valeur étaient le fruit de notre ignorance relative : si nous partagions le point de vue de Dieu, nous verrions comment les exigences des différents principes coïncident. L'utilitarisme rend les conflits théoriquement impossibles puisque toute action est mesurée à la norme de l'utilité pour le plus grand nombre.

-Les conflits d'Ethique

Max Weber dans "le Savant et le Politique" oppose l'Ethique de Conviction et l'Ethique de Responsabilité.

Selon l'Ethique de Conviction, nous avons le devoir de faire certaines choses, que les autres utilisent ou non nos actes à des fins mauvaises : "le chrétien agit en juste et abandonne les conséquences de ses actes aux mains du Seigneur". Les exigences déontologiques règnent en souveraines. L'Ethique de Conviction est à rapprocher de l'Ethique déontologique Kantienne qui exige que l'on ne fasse jamais certaines choses à autrui même s'il doit en résulter globalement un moindre bien ou un plus grand mal.

Selon l'Ethique de Responsabilité, il est irresponsable de décider de ce que l'on doit faire sans se préoccuper de ce que les autres sont susceptibles d'en faire ensuite. Le fait que le mal puisse résulter du bien et vice et versa n'est pas de ce point de vue une regrettable réalité du monde mais la base sur laquelle nous devrions fonder nos décisions. L'Ethique de Responsabilité peut être assimilée au principe conséquentialiste exigeant que l'on fasse ce qui produira globalement le plus grand bien. Ces deux éthiques impliquent des devoirs qui sont catégoriques et s'imposent à l'agent quels que puissent être ses désirs ou ses intérêts. Ils expriment une priorité du juste sur le bien. Ces deux éthiques peuvent donc entrer en conflit.

-Hiérarchisation des conflits

Il n'existe pas de principe systématique réglant les conflits éthiques. Si l'on sépare la morale de la théologie, il faut admettre l'hétérogénéité fondamentale de la morale. Nous adhérons à plusieurs principes moraux différents qui nous imposent des exigences indépendantes et sont donc susceptibles de nous entraîner dans des directions irréconciliables. Il n'y a pas pour Charles Larmore une seule et unique source de valeurs morales mais plusieurs. En temps ordinaire nous pouvons placer la déontologie au-dessus du conséquentialisme, ce n'est pas une hiérarchie qui concilie mais une exigence qui sacrifie. En des circonstances extraordinaires, le

respect d'une exigence déontologique pourrait avoir de graves conséquences. Et Charles Larmore de conclure dans "Modernité et Morale" que la hiérarchisation dans les conflits de valeurs est pratiquement impossible.

-Equilibre des conflits

Max Weber nous conseille d'essayer de trouver un équilibre entre ces positions éthiques. Si le politique s'allie nécessairement à l'éthique de responsabilité, le politicien doit reconnaître qu'il n'est pas seulement un politicien. Ce type de conflit peut lui aussi se révéler insoluble de manière rationnelle.

-La cohérence éthique

Charles Larmore, toujours dans le même ouvrage, nous rappelle que sans l'assurance de l'existence d'un Dieu soutenant l'ordre moral du monde, il ne nous est pas facile d'étendre notre responsabilité. Cette responsabilité élargie nous fera, dit-il, commettre sans doute de nombreuses erreurs mais il n'y a personne à qui nous puissions transférer cette tâche, du moins en toute bonne conscience. Cependant, si nous répugnons à violer les contraintes déontologiques pour obtenir un bien global plus grand, on aurait tort de dire que cette attitude est due à de l'égoïsme. Ce serait une erreur que de concevoir les devoirs déontologiques comme des devoirs envers nous-mêmes destinés uniquement à préserver notre intégrité morale. Ces devoirs sont au fond des devoirs envers autrui, des obligations nous imposant de ne pas traiter autrui de certaines façons. Ainsi ni l'éthique de conviction ni l'éthique de responsabilité ne peuvent se voir écarter comme des aberrations de la conscience morale quand l'une engendre des directives contraires à celles de l'autre. Ces conflits résultent de l'hétérogénéité de la morale elle-même.

Charles Larmore propose donc quelques règles empiriques de cohérence éthique :

-les raisons conséquentialistes ne sont urgentes et l'on ne peut donc considérer sérieusement qu'elles l'emportent sur les raisons relevant de la partialité et de la

déontologie que lorsque le plus grand bien global consiste à éviter une douleur physique ou à satisfaire des besoins.

- Les raisons déontologiques les plus strictes sont toujours plus décisives que celles relevant de la partialité, sauf si le non respect d'une considération particulariste revenait à violer une exigence déontologique similaire.

- Les raisons conséquentialistes urgentes ne peuvent être raisonnablement considérées comme plus fortes que les raisons déontologiques les plus strictes que lorsque le mal le plus grand auquel conduirait l'accomplissement de notre devoir déontologique est à la fois suffisamment grave et suffisamment incertain.

Conclusion :

Et Charles Larmore de conclure : "quand le respect de ces deux types de devoirs fondamentaux se heurte à la marche du monde, quand nous ne pouvons pas faire ce qu'ils exigent de nous, nous ne pouvons pas pour autant reconsidérer leur autorité ou suspendre notre jugement. Au contraire, il faut nous accommoder du fait que nous avons des obligations que nous ne pouvons pas honorer. Notre marche de manœuvre en ce monde est alors trop étroite pour que nous accomplissions ce que nous savons être notre devoir".

Docteur Jean Marie André

Association Economie et Santé Courchevel

13-14-15 mars 1995